

Micropolitiques des groupes

(Pour une écologie des pratiques collectives)

VERCAUTEREN D. HB éditions, (2007) 239 pages

Le choix du livre :

Je ne l'ai pas choisi, j'y suis tombée dessus. Par hasard, bien sur, en revenant de Clermont Ferrand, de cette semaine de formation qui venait clore notre première l'année année de DHEPS. De passage chez des amis, posé là sur l'étagère, le sous-titre m'a arrêtée. Un zeste d'insomnie... et la nuit a fait le reste. Mon ordinateur près de moi (Jean Pierre a bien identifié en peu de jours dans les locaux du Crefad, une sorte d'addiction).

Le document que je vous livre là, je devrais plutôt l'intituler « notes de lecture nocturne ».

L'auteur ou plus exactement les auteurs, car *Micropolitiques des groupes* a été écrit par David Vercauteren avec la collaboration de Thierry Müller et Olivier Crabbé. Tous trois ont participé à diverses expériences collectives, entre autres celle du Collectif sans ticket (CST-Belgique). Ils sont membres du Groupe de Recherche et de Formation autonome (GReFA).

Je n'en sais pas plus, c'est tout ce que j'ai trouvé... pour l'instant...

Le livre :

J'ai eu tout de suite l'impression que j'allais enfin trouver un autre regard, un autre point de vue, que le mien, que celui d'Oxalis ou même celui des coopératives d'activités.

Le thème : les groupes militants ou les collectifs de travail développent un savoir autour de leurs interventions ou la nature de leur activité. Paradoxalement, ils se montrent incapables d'exercer la même attention vis-à-vis de leur pratique de groupe.

L'auteur met en lumière que « ce sont bien ces savoirs du collectif sur le collectif qui fabriquent nos réussites, notre créativité et nos échecs » (p. 7). Pourquoi cette dimension essentielle de notre vie en collectivité nous reste si étrangère ?

Il encourage donc les groupes à mener un travail d'analyse sur eux-mêmes en même temps qu'ils engagent un travail politique – mais aussi social ou artistique – avec l'extérieur (p. 53).

Cet ouvrage traite de cette question et le fait sur trois plans :

- les cadres théoriques qui nous servent d'appui et de relais pour penser notre biotope collectif (p. 196),
- les protocoles que nous expérimentons et dont nous attendons des effets constructifs pour notre vie en groupe,
- notre capacité d'apprendre d'une expérience commune et de transformer ainsi la manière dont nous nous rapportons à nous-mêmes et aux autres.

Le groupe construit sa propre écologie et cette écologie requiert des techniques et des savoirs spécifiques pour se développer et se mouvoir, pour associer les trajectoires et entrecroiser les désirs (p. 196).

Parmi les thèmes développés, l'auteur traite cinq thèmes principaux :

1. La personnalisation des erreurs et des réussites, la psychologisation des événements

Dans une situation donnée, on peut considérer qu'une personne s'est comportée comme un salaud et il est parfois tout à fait légitime de penser les choses en ces termes (p. 133).

Néanmoins, l'essentiel du problème subsiste. Lorsqu'une crise survient, par delà les actes incriminés ou les responsabilités engagées, le groupe se trouve confronté à sa propre histoire. Comment se fait-il que tel acte ou comportement soit devenu possible ? (p. 186).

Cela interpelle l'ensemble des relations et des fonctionnements constitutifs du groupe.

La psychologisation, au sens d'une personnalisation de la responsabilité de ce qui s'est déroulé, ainsi que la définit l'auteur (p. 181) bloque la réflexion collective en la focalisant et en la fixant sur une dimension unique et envahissante, celle du ressenti ou du ressentiment.

L'absence d'élaboration du problème laisse libre cours à la stigmatisation (il s'est mis de lui-même en dehors du groupe), à la psychologisation (il a voulu nous tromper), au révisionnisme (il n'a jamais été complètement clair avec nous) et, pour finir, à toute sorte de propos moralisateurs.

Comment nommer ce problème devenu, par la force des choses, commun à l'ensemble du groupe ?

Comment le caractériser, lui qui, de fait, construit du commun – serait-il triste et négatif – dans la mesure où il implique tous les membres du collectif ? L'effort engagé pour penser la situation, et pas seulement la juger, peut laisser espérer ou entrevoir un autre déroulement de l'histoire : non pas une situation qui précipite vers le pire (p. 179) mais la possibilité donnée à chacun de revisiter ses blessures, de "passer de la peur de "revivre cela", avec tout le cortège d'impuissances que cela mobilise, à un désir de réessayer une expérience collective mais... autrement" (p. 187).

2. "Problémer" plutôt que solutionner, "problémer" avant de solutionner (p. 137)

Un exemple introduit par l'auteur a retenu particulièrement mon attention, relevé dans un groupe de syndicalistes :

"il suffit qu'un des membres ait par exemple un enfant ou soit dans l'obligation de travailler pour que sa participation au groupe devienne problématique. La personne ne peut plus partager ce quotidien où "tout" s'élabore, se décide et se modifie..." (p. 22).

Est-ce que cette situation-problème va retenir l'attention du groupe ? Est-ce qu'elle fera signe pour lui ? Est-ce qu'elle sera réellement élaborée en tant que problème ? Un problème impliquant l'ensemble du collectif, interrogeant ses modes de fonctionnement et l'incitant à expérimenter de nouveaux protocoles d'activité ?

"Dans un cas, l'événement qui se produit va renforcer une fêlure. Dans un autre cas, il va agir comme un signe :

"Ce n'est plus possible de fonctionner comme avant".

Chaque problème, représente une opportunité : une occasion pour le groupe de parcourir sa propre histoire, une circonstance nouvelle qui incite chacun à s'éloigner du rôle dans lequel il s'est établi, un contexte différent qui oblige le collectif à se ré-impliquer dans son projet et à farfouiller dans ses propres ressources ou encore un événement qui redistribue l'agencement de la situation (p. 88).

Le groupe est un écosystème qui expérimente et sélectionne "dans une infinité de rapports, ceux qui lui conviennent à un moment donné" (p. 153).

Il tâtonne et expérimente. Ils fabriquent continuellement les problèmes qui font sens pour lui et donne corps à son histoire.

Problémer construit du commun par la réflexion collective qu'il implique. L'auteur fait très nettement la différence entre "problémer", c'est-à-dire le passage d'un problème qui se pose au groupe à un problème que se pose le groupe, et "solutionner". "L'un est affaire d'*invention* : on crée un problème, il n'existe pas tout fait. L'autre est plutôt affaire de *découverte* : il s'agit de chercher dans les possibles d'une situation les solutions aux problèmes posés.

L'enjeu consiste à fabriquer les problèmes, à essayer de les poser, des les formuler au mieux et au plus loin de ce que l'on peut, de telle sorte que certaines solutions s'élimineront toutes seules et que d'autres solutions, bien qu'elles restent à découvrir, s'imposeront d'elles-mêmes" (p. 137-138).

Et l'auteur insiste sur le fait que les solutions que découvrira le groupe seront d'autant plus créatives et pertinentes que le problème aura été élaboré avec patience et minutie (p. 138 et 144).

De quels savoirs et techniques le groupe doit-il se doter pour devenir plus réceptif et attentif aux nombreux signes émis par lui et à travers lui ?

3. La sensibilité du groupe aux mutations qui le parcourent (p. 8)

Les situations vécues collectivement ne cessent de faire signe à condition que les personnes y soient sensibles (p. 86). Un signe, lorsqu'il attire réellement l'attention du groupe et suscite son intérêt, ne le renvoie pas à son ignorance mais, au contraire, le sollicite dans son savoir; il le mobilise et l'oriente (p. 87). Il devient en quelque sorte un guide pour la pensée même si ce guide entraîne le groupe sur des terrains incertains.

Le groupe se fraye alors un chemin parmi les nombreux signes dont il se saisit; il développe son savoir à partir d'eux et avec eux. Ils lui offrent une prise partielle sur la réalité, une fixation provisoire à partir de laquelle un processus de réflexion et de création peut s'amorcer.

Cette écologie des signes est donc essentielle car c'est bien de cette façon que le groupe construit son rapport à lui-même : ce qu'il rend bruyant ou maintient silencieux, ce qu'il met en mot ou en geste, ce qu'il rend visible ou laisse inaudible, la part qu'il accorde à un événement ou l'indifférence qu'il entretient savamment, ce qu'il valorise et ce qu'il disqualifie...

Devenir sensible aux multiples aspects de la vie en collectif est un réel défi micropolitique. Cette micropolitique du sensible évitera au groupe de ne lire sa réalité qu'à partir et à travers des rôles assignés, des modèles reproduits jusqu'à l'épuisement ou des schémas issus des nombreuses structures autoritaires et hiérarchisées dans lesquelles nous évoluons.

Comme le souligne David Vercauteren, on accorde "peu d'attention, et forcément d'intérêt, aux effets produits par les comportements que nous avons appris à avoir en collectivité (à l'école, dans nos familles, dans nos premières expériences de groupe...) sur nos réunions, sur le ton et dans les mots que nous utilisons, sur nos attitudes corporelles, sur le temps que nous nous donnons, sur l'ambiance qui règne dans nos locaux ou lors de nos actions" (p. 11).

S'il ne construit pas cette attention et cette disponibilité, le groupe se dépossède d'une partie de ses savoirs et de ses techniques, de ses usages et de ses potentialités, de sa sensibilité et de sa créativité. La raison, nous la connaissons trop bien; elle est au cœur de la réflexion de l'auteur. Il s'agit de cette vieille habitude que partagent la plupart des groupes militants : la focalisation sur la macropolitique, sur ce qui apparaît le plus explicitement politique, sur ce qui est le plus directement valorisable en termes de pouvoir. Pourtant, au moment où le groupe renforce sa capacité à agir, il peut parallèlement, et fréquemment, affaiblir sa faculté à se construire lui-même. L'ouvrage *Micropolitiques des groupes* retrace plusieurs expériences où un collectif a entrepris cette conquête de ses propres usages, savoirs et arts de faire, où un collectif a introduit de nouveaux protocoles de fonctionnement afin d'apprendre à se décoller de ce qui lui "colle à la peau" et à devenir sensible aux multiples aspects de la vie du groupe" (p. 176).

4. Une fabrique écologique

La puissance politique, mais également la puissance créative et intellectuelle d'un groupe "dépend en grande partie de la manière dont celui-ci va inventer les dispositifs et artifices qui vont, indissociablement, permettre à ceux qui y participent et au groupe lui-même de convoquer les forces en présence, de les activer et de les développer" (p. 168).

Nous sommes au cœur de cette « micro politique des groupes » et de cette « écologie des pratiques collectives » que David Vercauteren appelle de ses vœux. En introduisant un artifice au sein de son fonctionnement le plus habituel et le plus familier (une règle à respecter, un rôle attribué à quelqu'un, un rituel de prise de parole...), le groupe agit sur son propre mode d'existence; il tente de le faire bouger de l'intérieur et par l'intérieur, il donne cours à de nouvelles capacités, il libère d'autres potentialités. L'artifice s'immisce dans la situation et la redéploie, la ré-agence. Mais, comme le souligne l'auteur, nul ne peut savoir à l'avance si l'artifice créé va produire quelque chose d'intéressant pour le groupe et de réellement constructif. Il provoque nécessairement une incertitude.

L'artifice amorce divers processus que le groupe devra questionner, évaluer, apprécier. "*L'artifice est une fabrique écologique*. Il agit sur le milieu et le fait parler autant qu'il est "agi" et "parlé" par le milieu" (p. 35). C'est à la fois un "analyseur" dans la mesure où il révèle quelque chose du fonctionnement du groupe et un "opérateur" de changement par les réactions qu'il suscite et les déplacements qu'il provoque.

Quels effets produit cet artifice auprès des personnes, sur l'ambiance de travail, dans le déroulement de l'activité ? Dès lors qu'un nouveau protocole est choisi ou inventé, toute une série de questions surgissent : qu'est-ce que ce protocole détermine, construit, modifie... ?

L'auteur insiste sur le fait qu'un artifice ne vaut pas pour lui-même mais bien pour le mouvement dans lequel il nous introduit et pour l'effort d'expérimentation auquel il nous oblige (p. 36).

Il représente avant tout un appui pour le groupe. Il convient de laisser ouvert l'expérimentation et de rester libre et actif au sein de cette *fabrique écologique* que cristallise l'artifice ou le protocole. Et, comme le souligne l'auteur, "Ça peut rater, ce qui n'est pas grave; il faut alors réessayer autrement. Et, si cela foire, évitons d'en tirer de grandes conclusions ou de se lamenter ... Reprendre plutôt là où l'on s'est arrêté" (p. 159).

5. Un savoir nomade et (dé-)ambulant

Cette micro politique des groupes, implique un savoir lui-même mobile et réactif, un savoir nomade et dé-ambulant, un savoir qui s'attache aux effets et qui jalonne les processus. C'est un savoir qui, avant tout, prend en compte la créativité d'un groupe et sa capacité à renouveler ses formes. Loin de simplement rendre compte, observer et restituer, il s'efforce de tenir compte de ce qui s'agence et se déploie (accompagner et contribuer).

"Mon parti pris dans ce rapport entre langage, nomination et problème est de concevoir les mots, les idées non pas comme des formes, des représentations, des images de la réalité ("qu'est-ce que l'idée est ?"), autrement dit comme de pures abstractions, mais comme des fonctions ("qu'est-ce que l'idée produit ?"). L'idée agit et elle n'agit pas sans faire agir" (p. 214).

Pourquoi ce livre m'a intéressée. Cette lecture a eu pour effet de révéler un certain nombre d'évidences en lien avec mon sujet de recherche, mais aussi directement en lien avec la réflexion Oxalienne, sur l'expérimentation sociale.